

Compte rendu de la séance avec Laurent Goldring  
Vendredi 9 décembre 2022, Musée de la libération de Paris – musée du général Leclerc –  
musée Jean Moulin

### ***La notion de public (3) : Observer le public, filmer le musée***

---

Laurent Goldring (né en 1957) est un artiste plasticien, vidéaste et photographe qui vit et exerce à Paris. Après des études de philosophie à l'École Normale Supérieure de Paris et au City College de New York, Laurent Goldring s'est orienté vers une pratique à la croisée des arts plastiques, de la vidéo, de la photographie et du cinéma. Une première exposition personnelle au Centre Pompidou en 2002 lui permet de se faire connaître du grand public. Il s'illustre depuis par plusieurs interventions en institutions comme au FRAC Franche Comté, à la Biennale de Venise ou encore à la Fondation Gulbenkian. À partir de 2023, un ensemble parmi les œuvres acquises par le Centre Pompidou entre 2002 et 2022 sera montré dans le parcours permanent du Musée.

---

#### **Quelques généralités sur sa pratique artistique :**

Laurent Goldring évoque sa pratique de vidéaste. Il explique qu'il filme dès lors que quelque chose retient son attention. Il continue à filmer tant que la surprise demeure, tant qu'il apprend, tant que ce qu'il découvre va à l'encontre de ce qu'il attendait. Il évoque ainsi sa pratique comme « *une sidération du regard* ». C'est cette sidération qu'il cherche à partager. Ses œuvres nous proposent de voir les choses auxquelles on ne prête pas attention habituellement ou que l'on met délibérément de côté.

Il explique que, pour faire ses films, il retourne plusieurs fois sur les lieux et cherche à filmer les mêmes sujets, dans une démarche très « *cézaienne* ». Il assume à cet égard une forme de subjectivité. L'une des motivations premières de sa pratique artistique est de questionner l'idéologie selon laquelle la photographie et la vidéo proposeraient des « images vraies », qui rendent compte exactement de la réalité. L. Goldring au contraire défend la nécessité d'accepter que le film, comme la photographie, soit un médium, avec son épaisseur propre.

L. Goldring explique que le montage participe également de cette forme de subjectivité. Il ne s'agit pas de chercher nécessairement le plan séquence ou une esthétique vériste. Le montage doit faciliter la vision d'un phénomène, quitte à couper/recoller les scènes pour donner l'illusion d'une même séquence temporelle.

#### **La question de la mise en scène :**

L. Goldring cherche à filmer la façon dont les gens, les visages, les lieux se mettent eux-mêmes en scène. C'est pourquoi d'ailleurs il n'informe jamais les gens du fait qu'ils sont filmés et cadre discrètement en regardant directement son écran de caméra. Cela risquerait en effet de conditionner leurs actions, leur posture.

L. Goldring explique privilégier les espaces urbains et publics car ce sont des environnements où la question de l'apparence est centrale. Tout objet, tout vêtement, toute attitude est le résultat d'une construction, d'une pensée. Les espaces publics sont des espaces saturés de significations et de formes. Les espaces urbains notamment, en constante transformation entre installations et désinstallations, se mettent sans cesse en scène.

#### **Filmer dans les musées :**

Les musées sont pour L. Goldring un espace de prédilection, car il s'agit selon lui de lieux éminemment symboliques et chargés en matière de poses. Ce sont des espaces préparés pour être visités et les visiteurs se préparent aussi à la visite (mise, posture, actions...).

Il évoque à cet égard un paradoxe : la préparation de l'espace à la visite vient paradoxalement détruire ce que l'on veut montrer. Dans le cas d'un musée, il peut s'agir d'une scénographie qui vient bouleverser l'expérience de l'œuvre.

Mais c'est également le cas pour du patrimoine bâti ou une architecture. L. Goldring expose le cas du huit-cent-cinquantaire de Notre-Dame de Paris. Un dispositif de mise en visibilité du portail de Notre-Dame avait été construit, un labyrinthe d'escalier menant à des gradins qui permettaient de voir le portail à la hauteur adéquate. De fait, le gradinage dissimulait complètement le portail à hauteur d'homme, il devenait invisible au regard urbain. L. Goldring explique qu'à trop vouloir faciliter la vision, on vient paradoxalement la fléchir et la bouleverser si bien que l'essentiel n'est plus visible.

### **COMMENTAIRES DES VIDÉOS PROJETÉES**

#### ***24 images seconde, vidéo HD, 11'40'', Paris, 2010, 1/3***

Lien vidéo : <https://vimeo.com/62867481>

- Pour ce film, Laurent Goldring a passé plusieurs jours devant La Joconde au Louvre. Il filme le flux incessant de visiteurs, qui circulent autour de l'œuvre, se bousculent, et en font invariablement la même photographie. « *On vient du monde entier pour voir le même tableau et pour en faire la même photo* ».
- Dans ce film, L. Goldring explique qu'il a cherché à rendre la sensation de la foule, sans jugement ni interprétation de cette dernière.
- Ce film parle de la synergie entre circulation des corps et circulations des images. Plus les corps circulent, plus ils se ressemblent et s'anonymisent. De la même façon, plus l'image de la Joconde circule, plus elle perd son essence véritable. La photo devient une photo parmi les photos.
- L. Goldring évoque la question de la liberté à cet égard : ce sont les mêmes principes de contrôle qui président à la prolifération des images et à la mobilisation des sujets.

#### ***Une visite au Louvre, vidéo HD, 7'30'', Paris, 2019, 1/3***

Extrait vidéo : <https://vimeo.com/511081204/>

- L. Goldring réalise cette vidéo dix ans après « 24 images secondes ». La foule est plus dense encore : le nombre de visiteurs s'est accru et leur liberté de mouvement a diminué.
- La caméra filme en plan rapproché le flux de visiteurs. La foule est si dense que les visiteurs avancent à tout petit pas, collés les uns aux autres. Ils passent devant les chefs d'œuvres de la Grande Galerie et restent indifférents à ce qui les entoure, pris dans le mouvement de leurs pairs (force de Coriolis). Les gardiens du Louvre ont reçu pour consigne de réduire le temps de contemplation à celui d'une photo ou d'un selfie.
- Laurent Goldring a proposé un titre alternatif à cette vidéo : « Le Piège ». Certains en effet tentent de s'échapper, d'aller à contre-courant ou de s'extirper.

### **Visible ou invisible :**

L. Goldring explique que, dans toute mise en scène, il y a une tension entre visibilité et invisibilité. Les musées n'échappent pas à la règle : ils rendent visibles certaines choses et s'assurent de l'invisibilité d'autres. À cet égard, il fait un parallèle avec les ramasseurs de balles de Roland-Garros.

## **COMMENTAIRE DE LA VIDÉO PROJETÉE**

***Terre battue, vidéo HD, 10'40'', 2010-2012, 1/3***

Extrait vidéo : <https://vimeo.com/167846208/>

Les ramasseurs de balle sont invisibles, personne ne les voit ou du moins personne ne le regarde. Leur mission d'ailleurs est d'être le moins visibles possible. Et pourtant ils sont vus par des millions de téléspectateurs. Il y a un consensus général : tout le monde accepte de ne pas voir.

### **Sur le selfie de musée :**

L. Goldring explique s'intéresser particulièrement au selfie, et plus spécifiquement au selfie de musée. Il précise que le selfie n'est pas nécessairement une image que l'on prend soi-même, c'est une image qui est faite avec son propre téléphone. L'auteur de la photo est celui à qui appartient le téléphone.

Le selfie transforme le rapport entre le regardeur et l'œuvre. Les visiteurs ne sont plus en face de l'œuvre, ils lui tournent le dos et regardent les images réunies dans l'appareil tenu à bout de bras. Le visiteur se confond ou joue à être l'œuvre.

L. Goldring explique que les visiteurs qui pratiquent le selfie ne font que ça. Il y a une sorte de rituel : un arrêt devant chaque œuvre, où les mêmes poses reviennent, identiques. Il remarque par ailleurs que la mise en scène du selfie est très genrée, très sexuée, du côté féminin comme masculin.

En filmant des selfies, L. Goldring constate à quel point la question de la photogénie est devenu un enjeu crucial dans notre société. L'objectif assumé est d'avoir à chaque fois le même visage, parfaitement photogénique – donc parfaitement ressemblant à soi – dans différentes circonstances. Les visages se mettent de plus en plus à ressembler à des images icônes.

### **Les signes et les images :**

L. Goldring développe autour du concept d'images icônes. Les images icônes sont des images qui résistent d'une génération à l'autre, que l'on a vu des milliards de fois et qui ne sortent plus du regard. À force de transmission d'un médium à l'autre, l'image icône devient signe. Un signe se reconnaît immédiatement, un signe donne une injonction.

L. Goldring déplore que nous soyons dans un monde de plus en plus saturé de signes et de moins en moins peuplé d'images. Il constate une « pauvreté iconographique sidérante ». Les signes – contrairement aux images – ne sont pas là pour être contemplés mais pour être reconnus.

L. Goldring explique que dans une partie de l'art contemporain et dans le cinéma d'aujourd'hui, le critère de réussite est celui de la reconnaissance. La qualité de l'image peut être très médiocre, ce qui compte c'est que le spectateur comprenne le signe et que ce dernier provoque l'affect attendu (joie, peur, horreur...). Ces signes, ces codes sont en permanence en compétition pour retenir l'attention. Nous sommes saturés d'appels, d'injonctions. Le signe comporte en soi un enjeu de force de frappe et de viralité.

L. Goldring essaye de se démarquer de la pratique ambiante. Il cherche au contraire à avoir des images vidéo de grande qualité (« chaque image doit pouvoir être une photo ») et à évacuer ce qui est de l'ordre du signe, du reconnaissable. L'image est une surprise à chaque fois mais elle ne doit pas chercher nécessairement à provoquer un affect : « je ne prends absolument pas le public en considération ».

### **COMMENTAIRE DE LA VIDÉO PROJETÉE**

**Full screen, vidéo Full HD, 7'10'', 2014, 1/3**

Extrait vidéo : <https://vimeo.com/117986232>

La vidéo montre Times Square pendant le montage de deux nouveaux écrans. La place est entièrement recouverte d'une seconde peau d'images animées. Les signes et les injonctions sont partout, reconnaissables entre toutes et donnent à la place une apparence arbitraire et transformable. « À terme on peut imaginer que toutes les villes ressemblent à Times Square. »

#### **En conclusion :**

L. Goldring nous éclaire sur le musée comme espace de mise en scène à plusieurs niveaux : une mise en scène de l'institution, une mise en scène des œuvres, une mise en scène des publics. Sa pratique artistique invite à une certaine prise de conscience. Le musée n'est pas imperméable aux pratiques de la « société du signe ». Les publics viennent au musée voir des images icônes, des chefs d'œuvre à l'instar de la Joconde, dont il s'agit de garder une trace – photo ou selfie – standardisée, pareille à toutes les autres. Ses films nous mettent en garde contre une forme d'uniformisation de la visite muséale, où le temps de la contemplation est réduit à celui d'un selfie.

Les musées s'inscrivent également dans cette pratique en se mettant en scène – dans l'espace urbain ou celui des réseaux sociaux – en réduisant leur essence à quelques signes reconnaissables (la Joconde pour le Louvre, les escaliers pour le Centre Pompidou...). Ils font compétition sur la scène des injonctions, en l'occurrence à la visite muséale.

Quelle place alors pour la rencontre véritable avec l'œuvre ? Peut-être y-a-t-il a de l'inspiration à puiser dans la pratique de Laurent Goldring à cet égard. N'y aurait-il pas intérêt à considérer le musée comme un espace de préservation de la surprise, de la rencontre authentique d'une individualité avec une image – l'œuvre – plus rare, plus précieuse ?

---

#### **Pour aller plus loin**

- [Lien vers la chaîne Vimeo de Laurent Goldring](#)
- [Lien vers le dossier de présentation par la Galerie Maubert](#)
- Pour suivre l'actualité de sa création, ses expositions et performances : [lien vers la page d'actualité Paris Art](#)

#### **Articles et entretiens**

- « S'appuyer sur ce qui fait défaut », Entretien avec Maria Donata D'Urso, Laurent Goldring, Marika Rizzi, Propos recueillis par Marie Glon, *Repères, cahier de danse*, 2014/1 (n° 33), p. 10-12. DOI : 10.3917/reper.033.0010. URL : <https://www.cairn.info/revue-reperes-cahier-de-danse-2014-1-page-10.htm>
- « Hypothèse numéro huit : l'auteur de la ressemblance », Laurent Goldring, Dans *Ligeia* 2004/1 (N° 49-52)